

YOSEF JOSEPH YAAKOV DADOUNE

UN ARTISTE DÉFINITIVEMENT HUMANISTE

Joseph Dadoune met au cœur de son œuvre la spiritualité de l'art. Il place l'humain au centre, observe la terre, ses déserts et ses villes. Il dénonce l'archaïsme religieux, le capitalisme cannibale qui, selon lui, minent tous les univers.

Par **Sabrina Obadia**

Musée du Louvre. Paris, 2006
PHOTO © YOSEF JOSEPH YAAKOV DADOUNE

Né en 1975 d'une mère exilée, qui vit la fracture de la guerre d'Algérie, il grandit à Nice jusqu'à ses 16 ans. Puis, sa mère décide de réaliser le rêve de sa famille : « vivre l'année prochaine à Jérusalem ». Ils quittent tout, imaginant qu'un pays de miel et de lait les attend. Joseph débarque en caravane dans un désert, entouré de bédouins et d'éthiopiens. La caravane se pose à côté d'un cimetière. Il est arrivé à destination, Ofakim. Sa mère, stupéfaite, s'écrie : « C'est ça Israël, un désert, mais qu'est-ce que je fais là ? ». Cette femme retombe dans une seconde déchirure et un profond isolement, mais elle décide de rester.

Joseph se souvient parfaitement du petit HLM qu'il habitait, en béton, sans crépi, sur quatre étages, d'une influence corbuséenne. Au dernier étage, il aimait sonner à la porte de la dame russe qui possédait des porcelaines. Elle avait été la secrétaire de Brejnev, qui avait fait en sorte qu'elle ne manque de rien. « Pour nous, se souvient Joseph, c'était le seul endroit où il y avait un peu de culture ». Devant leur immeuble, il voyait le désert et une usine textile. Après quelques mois, l'usine s'est vidée, les ouvriers ayant perdu leur travail à cause de la concurrence chinoise. Joseph n'oubliera jamais cette expérience : des personnes qu'on coupe de la nature, qu'on prive de leur travail et qu'on fait vivre dans des tours. En parallèle, le jeune homme qu'il est alors suit un enseignement religieux et a une relation intime au Talmud. Sa foi ne le quittera jamais. Sa mère, malade, est obligée de revenir régulièrement en France pour ses soins. Israël, la jugeant aisée puisqu'elle voyage, supprime les allocations qu'elle touchait. Joseph connaît la pauvreté. Ce n'est pas un hasard si la nourriture tient une place importante dans son œuvre.

Joseph aurait pu apprécier ses retours à Nice, ville plus joyeuse qu'un désert isolé, mais l'ennui le gagne. Il est seul et navigue en ville comme une âme en peine. Il observe chaque rue et tombe en arrêt devant la villa Arson, centre d'art contemporain de référence. Il y découvre les artistes les plus pointus. Lui, qui regarde avec sa mère des films égyptiens le vendredi soir, est empli d'effroi devant des œuvres épurées, qu'il comprend, mais déteste instantanément. Joseph est en proie à un « accident intérieur ». C'est de cet événement que naîtra sa réponse, son œuvre. Aucun support ne lui est étranger : vidéo, photographie, peinture, performance, dessin, architecture...

En 2001, à New York, il répond à ces artistes qui le déconcertaient par une exposition, dans laquelle il met en scène son corps avec de la viande crue, dans une boutique Hugo Boss. Il veut dénoncer à la fois le capitalisme et la question du genre. La nourriture est son fil rouge. Il poursuit son œuvre avec des matza figées sous plexiglass, saupoudrées de fines particules de bronze. Joseph souhaite nous rappeler que « dans la religion juive, on ingère une idée. On est dans les signes, les symboles, la religion nous rappelle les codes ». En 2008, il développe un cycle de pièces intitulées *Dans le désert*. Il examine la réalité économique, sociale et culturelle de la ville d'Ofakim. Dadoune produit des films, mobilise six mille personnes pour délivrer Ofakim de son statut de « non-place ». Dans ce court-métrage qu'il a réalisé en 2010, dix garçons et filles originaires d'Ofakim (« horizons » en hébreu) marchent dans le sable, portant un lourd missile sur l'épaule. Ils avancent sans un mot et sans

expression, passent devant l'usine désarticulée Of'Ar, se rendent aux portes de la ville, avant de rejoindre les sables du désert, vers Gaza, pour s'y évanouir. Le désert est un lieu d'abandon et de désolation, mais en même temps un espace d'oxygénation et de renaissance.

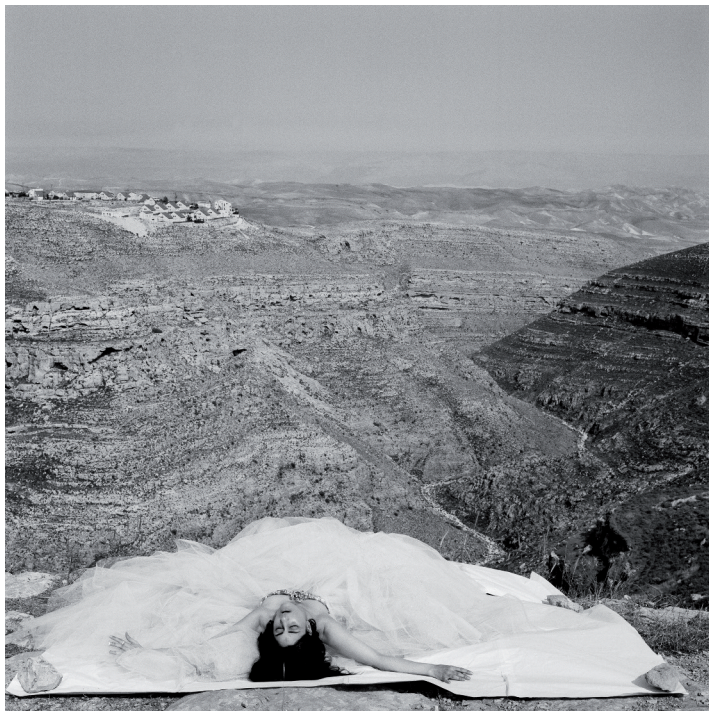
Joseph Dadoune se concentre ensuite sur le dessin et crée des surfaces monumentales, recouvertes d'un goudron noir, mêlant objets et matières. Aux États-Unis, il décide, en 2013, de photographier des pitas noires et blanches. Il réalise une série qui est à déchiffrer comme un langage singulier : « C'est l'histoire des noirs et des blancs, l'histoire des PIB, du contrôle de la nourriture, de ce qui nous unit, Israéliens et Palestiniens. C'est aussi le jeu des Turcs. Je me moque du système en offrant ces pitas au monde ». Il s'approprie les écrans, la matza, la pita, des



Joseph Dadoune avec l'actrice Ronit Elkabetz.
(PHOTO © SHAI IGNAT, 2006)

éléments qui sont notre quotidien. Il réalise une cabane, un espace social qui comprend la porte du serpent, une boîte de méditation et d'autres lieux qu'on doit s'accaparer. Joseph Dadoune démantèle son monde : « J'ai déconstruit Ofakim comme Chagall a déconstruit son bled, comme il pose dans Paris les animaux avec lesquels il vit. L'art a comblé mon ennui ».

En 2017, il est fait Chevalier des Arts et Lettres par le ministre français de la Culture. Son œuvre, *An Arab Spring* (233 photos et 17 vidéos) rejoint les collections du Centre



Ronit Elkabetz incarnation de SION. Desert, 2005

Pompidou. Il est invité à Versailles pour la « Nuit de la Création », où il présente une œuvre majeure sous le titre de *Sillons*. Pour Joseph Dadoune, l'art est une élévation esthétique et spirituelle. Comme on peut le voir dans *Fresh Light*, un carnet de dessins, aux formes et aux couleurs vécues comme des puissances spirituelles. La nature, le feu, le « We », sont les éléments vivants d'un carnet de méditation, comme un retour vers l'espoir, un bonheur retrouvé. Joseph Dadoune projette ici ce qu'il y a de plus doux dans son œuvre.

Sa dernière création, *Incarnasion*, est un cri, un langage antique dans lequel Joseph Dadoune propose un voyage dans le temps, au cœur du Louvre.

Les galeries Le Minotaure et Alain Le Gaillard ont exposé fin 2021 un cycle de 20 photographies réalisées en 2006, jamais présentées au public. Elles sont accompagnées du projet *Sion*, deux films réalisés en collaboration avec le musée du Louvre. Dadoune est le premier artiste israélien à avoir intégré le cinéma dans l'art contemporain. Ce film relate des incarnations de tragédies multiples entre Orient et Occident, passé antique, présent contemporain. Dadoune parle avant tout de la dimension anticoloniale: « Je dénonce un musée qui représente la grande histoire et qui a pris toutes les archéologies de l'Orient. Je parle de Marianne, de la place de cette femme, du sionisme qui est une explosion, de la Révolution française. »

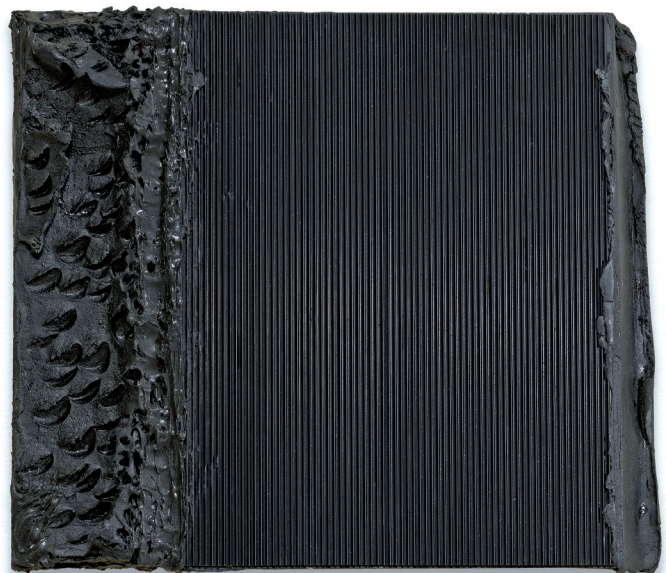
L'artiste puise dans les écritures juives, et raconte l'histoire de Sion. Interprétée par l'actrice israélienne Ronit Elkabetz (1964-2016),

Pour Joseph Dadoune, l'art est une élévation esthétique et spirituelle.



Dans son atelier parisien, en 2022, Joseph Dadoune peint des fleurs. « Ce sont les fleurs de l'exil. Elles sont comme moi sans racine »

vêtue de costumes conçus par Christian Lacroix, les films explorent la douleur d'une femme de chair et de sang. Fardée, voilée, intemporelle, souffrante du pouvoir des hommes, elle incarne Jérusalem, qui se bat pour sa liberté, et projette sur le monde sa tragédie. Elle tourbillonne somptueusement. Elle hurle comme un animal blessé. Drapée de longs voiles, elle brandit un immense drapeau noir. Cette femme n'est pas uniquement la sainte, la diablesse, l'amoureuse, la pécheresse, l'héroïne, l'élue, l'actrice, ou Marianne, elle est le juif errant qui règne au milieu du temps. Elle tient tête au Sphinx.



Musée du Louvre. Paris, 2006

Elle porte en elle tout le poids de l'histoire d'Israël.

Joseph Dadoune affirme qu'il n'y avait qu'une actrice pour personnifier son projet: « En regardant Ronit, à travers l'écran, j'ai tout de suite su que c'était avec elle que je voulais travailler. Elle devait incarner cette œuvre car nous sommes connectés. Je la reconnais d'une autre dimension. Il y a eu entre nous des échanges spirituels que personne ne pourrait comprendre ».

En regardant Ronit, à travers l'écran, j'ai tout de suite su que c'était avec elle que je voulais travailler. Elle devait incarner cette œuvre car nous sommes connectés.

Dans son atelier parisien, en 2022, Joseph Dadoune peint des fleurs comme des socles de guerre, les unes sur les autres, elles sont armées dans un mirage de sable rouge, dans le voisinage de personnes qu'elles n'aiment pas. « Ce sont les fleurs de l'exil. Elles sont comme moi sans racine », dit-il. Les fleurs qu'il multiplie sur ses murs vont

pousser, parce qu'il faut voir le monde d'après. En septembre, il exposera à Nice des tableaux blancs pour laisser à autrui un espace de réflexion. Dadoune est un être de paix qui ne transige pas avec ce qui lui est essentiel, le spirituel. ●

CRÉDITS PHOTOS POUR LES ŒUVRES : © YOSEF JOSEPH YAAKOV DADOUNE



Musée du Louvre. Paris, 2006



Dans le désert, court-métrage réalisé en 2010,